

L'ordination des femmes à la prêtrise

Réponse théologique au second Rapport de la Chambre des évêques

par le Rév. Dr Brian HORNE (angl.)*

Lorsque Michael Ramsey fut installé comme archevêque de Cantorbéry, il fit une prédication mémorable dans laquelle il faisait ressortir que la chaire de saint Augustin, comme toute chaire épiscopale, était, entre autres, la chaire d'un docteur. Dans ce Rapport¹, on peut constater que les évêques de l'Église d'Angleterre s'efforcent de mener à bien cette tâche qui repose sur l'épiscopat : guider, conduire et enseigner les fidèles. Le document doit être reconnu et jugé pour ce qu'il est. Il n'est pas, et ne se propose pas d'être, une déclaration théologique complète et définitive à la manière d'une encyclique papale. Il est ce qu'il dit de lui-même : un Rapport, la description d'un débat théologique. Il ne contient ni recommandations ni propositions ; c'est un compte-rendu des échanges théologiques dans lesquels de profondes différences d'opinion entre les participants peuvent émerger tout à fait ouvertement. Une série typique de trois phrases se présente à maintes reprises : « Certains d'entre nous... Beaucoup d'entre nous... D'autres parmi nous... » ; et on peut lire à la page 19 cet aveu : « Nous devons cependant nous rappeler qu'il reste au cœur du débat certaines questions cruciales sur lesquelles il n'existe pas d'accord entre nous ».

Je pense que le Rapport est admirable pour trois raisons. En premier lieu, il identifie nettement les cinq domaines principaux sur lesquels doit porter la discussion théologique : la représentation de Dieu dans le Christ, la primauté et l'exercice de l'autorité, l'unité de l'Église et l'autorité du ministère ordonné, les sources de l'Église pour l'autorité dans le discernement et leur usage, le processus de prise de décision quand il y a division dans l'Église universelle. En deuxième

*. Le Rév. Dr Brian Horne est professeur de théologie à l'Université de Londres et chapelain de l'Université.

1. Texte dans *General Synods*, n° 764. C'est le second Rapport de la Chambre des évêques qui, dans l'Église d'Angleterre, a fait avancer de façon décisive dans le sens favorable à l'ordination des femmes à la prêtrise. L'importance revêtue par ce texte vient de ce que, plus que celui de la Chambre du clergé et que celui de la Chambre des laïcs, il devait prendre en considération les aspects théologiques de la question (N.d.I.R.).

lieu, le Rapport est admirable lorsqu'il reconnaît que l'on peut parvenir à la vérité non par des décisions imposées d'en haut, ni par un vote majoritaire au Synode général mais seulement par un processus beaucoup plus complexe dans lequel le corps du Christ tout entier commence parfois lentement et péniblement, à percevoir ce qu'il croit et admet. En troisième lieu, je le recommande en raison de son haut niveau de discussion théologique qui exigera de ceux qui le liront et devront y répondre dans la discussion synodale, une réponse basée sur une pensée théologique sérieuse.

Lorsqu'on s'efforce de comprendre les problèmes christologiques soulevés par la question de l'ordination des femmes, on réalise très rapidement que les cinq domaines identifiés par le Rapport sont en étroite relation les uns avec les autres, de sorte que la discussion de l'un d'entre eux implique celle de tous les autres ; mais on réalise aussi que les lecteurs seront d'avis divergents dans leur saisie de l'importance relative de ces différents domaines. Certains, par exemple, aborderont le problème sous l'angle le plus strictement « ecclésiologique » et se préoccuperont des questions d'autorité, d'unité, d'œcuménicité, etc... D'autres, dont je suis, pensent que l'on ne peut répondre à ces questions sans les placer dans le contexte des doctrines de la création et de la rédemption.

C'est en me réclamant de cette position et en essayant de saisir comment le Rapport comprend les doctrines des trois premières sections que je constate une lacune. Le titre de chacun de ces chapitres commence par le mot *prêtrise*, par exemple « La prêtrise et la représentation de Dieu dans le Christ » ; mais je n'y trouve aucune discussion détaillée de la notion sur laquelle est basé le concept de prêtrise : le sacrifice. La prêtrise de l'Église et des prêtres dans l'Église sont discutés en termes de primauté, de représentation, d'autorité, d'unité, mais non en terme de sacrifice. Le Rapport omet de préciser que le sacerdoce existe en vue du sacrifice. L'Église primitive se trouva dépourvue d'un ordre sacerdotal et examina ce qu'elle pouvait trouver en fait de sacrifice ; elle découvrit que sa vie dans l'Esprit était soutenue par un sacrifice d'un genre spécial — l'eucharistie — et élaborà à partir de là la notion d'un genre spécial de sacerdoce. Si ce fait fondamental ne fait l'objet ni de reconnaissance ni de discussion, nous sommes laissés au niveau de considérations périphériques. Il faut commencer par identifier la nature du sacrifice à offrir, sinon comment serait-il possible de donner une idée théologiquement complète de ce qu'est le sacerdoce ? L'assemblée eucharistique, ce qu'elle est, comment elle est constituée, ce qui y est offert, tel est le sujet soulevé par le cardinal Willebrands dans sa lettre à l'archevêque de Cantorbéry, qui est citée, et qui semble être au centre de sa pensée². Mais les évêques de l'Église d'Angleterre ne semblent pas l'avoir, quant à eux, placée au centre de la leur. Une autre question, extrêmement importante, doit être soulevée ici : c'est la propriété ou l'impropriété théologique de l'usage du terme *prêtre* pour

2. Cf. *La Documentation catholique*, n° 1924, 7-21 septembre 1986, pp. 804-806.

décrire un ministère particulier de l'Église. S'il était déterminé que le concept de prêtrise reposait sur une erreur historique ou doctrinale, nombre de nos querelles disparaîtraient. En effet, s'il n'y avait pas de prêtres, mais seulement des ministres (pasteurs, docteurs, etc...), le problème de l'ordination des femmes serait immédiatement résolu. Ce problème n'est pas soulevé dans le Rapport ; les termes de prêtrise et de prêtres sont simplement supposés être théologiquement « corrects ». Mais je ne suis pas sûr que les fondements théologiques, sur lesquels repose pour les évêques le concept de prêtrise, soient les mêmes que les miens. C'est évidemment un problème qui sépare traditionnellement catholiques et protestants, mais je ne vois pas comment on peut l'ignorer ; la question de l'ordination des femmes pourrait paraître différente si elle était placée d'abord au sein d'une compréhension théologique du sacrifice.

La question de la différenciation des sexes et du rôle qu'ils jouent dans l'ordre de la création est extrêmement complexe, à la fois théologiquement et psychologiquement, et le Rapport fait de son mieux dans son cadre nécessairement limité. Mais c'est une question cruciale même si le débat ne semble pas concluant. Certains, comme Mary Rousseau, qui est citée, affirment qu'il y a une différence fondamentale entre hommes et femmes et voient cette différence représentée à la fois dans les images de l'Écriture et dans les structures de l'Église. D'autres ne peuvent trouver aucune différence fondamentale et mettent l'accent sur le partage de la même humanité. Tout ce que je puis dire est que, d'après ma propre appréciation des données à la portée de tous et selon mon expérience et ma lecture de l'histoire de l'Église et de ses saintes Écritures, j'en suis venu à croire en une différence fondamentale qui est répercutée dans tous les domaines de la vie, y compris dans les structures de l'Église. J'ai peut-être tort mais, en attendant, je dois comme chacun agir selon ce que j'estime être la réalité.

Un traitement équilibré et documenté des textes bibliques dans le Rapport, en particulier les épîtres pauliniennes et sub-pauliniennes, montre qu'il est impossible, tant pour les partisans de l'ordination des femmes, que pour ses adversaires, d'utiliser ces textes de manière grossière et simpliste, comme s'il suffisait de brandir un texte scripturaire pour clore un raisonnement. Mais si nous ne pouvons pas nous tourner vers la Bible pour trouver des réponses dépourvues d'ambiguïté à des questions profondes et spécifiques, par quelle autorité des changements peuvent-ils être apportés à l'enseignement et aux structures de l'Église ? Le cinquième chapitre expose à grands traits les caractères de l'attitude anglicane à l'égard du changement et de l'évolution, et c'est un chapitre dont je fais grand cas. Il laisse la liberté de répondre à des situations culturelles changeantes, de découvrir de nouvelles perspectives et d'utiliser de nouvelles manières d'interpréter des vérités anciennes. Ainsi est-ce par les écrits de Hans Urs von Balthasar, lorsqu'il développe des thèmes des premiers Pères et du Concile Vatican II, que je commence à découvrir l'importance de la bienheureuse Vierge Marie, non pas simplement comme une personne qu'il faut vénérer comme la Mère de

Dieu, mais comme l'instrument humain, *nécessairement féminin*, par lequel a commencé la nouvelle création. Que signifie son affirmation : « L'Église commence avec le oui de la Vierge de Nazareth. » ; et son insistance sur l'Église comme fondamentalement féminine, mariale par nature ? Les anglicans ont à peine commencé à discuter de cela.

En revanche les anglicans se sont mis à discuter de la question du langage masculin et féminin dans la religion. Il est dommage que le Rapport aborde ce sujet si brièvement ; et qu'il ne paraisse pas reconnaître l'importance décisive du langage. Je suis évidemment d'accord avec les affirmations : « Dieu n'est pas masculin, Dieu n'est pas féminin non plus » et « Le mystère de la Sainte Trinité pousse notre langage à ses limites extrêmes : nous ne pouvons parler que par allusion, par symboles et par métaphores » (p. 21), mais je trouve l'ensemble de cette petite section évasive. Les mots et les concepts qu'ils incarnent sont inséparables ; à strictement parler, les réalités ne sont jamais synonymes ; les symboles réels (par opposition à arbitraires) ne sont pas interchangeables ou remplaçables. Le langage est la manière dont nous nous définissons nous-mêmes comme êtres humains. Si le langage de la religion chrétienne devait changer, notre perception de sa nature fondamentale changerait aussi. Ceci peut être ou n'être pas désirable, là n'est pas la question. La question est celle que les théologiens féministes ont correctement identifiée : si le vocabulaire employé par la religion est masculin, ce vocabulaire détermine non seulement la doctrine de l'Église mais ses structures. La question de l'ordination des femmes à la prêtrise peut-elle être posée théologiquement sans que cette question plus fondamentale soit honnêtement affrontée et fasse l'objet d'un débat ouvert ? Le Rapport ne saisit pas cette difficulté et ne suggère même pas qu'il y ait une difficulté à saisir.

Une remarque sur le post-scriptum *Les femmes et l'épiscopat*. On ne saurait insister assez fortement sur le fait qu'il n'y a pas de différence théologique essentielle entre le sacerdoce du presbytérat et celui de l'épiscopat. Certes l'ordination d'une femme à l'épiscopat créerait de sérieux problèmes de communion pour les Églises anglicanes mais prêtres et évêques partagent un sacerdoce commun et il n'y a aucune bonne raison théologique de refuser la fonction épiscopale à une femme si l'on est arrivé à la conviction qu'il est opportun d'ordonner les femmes au presbytérat³.

3. Texte original anglais publié dans *The Newsletter of the Association for the Apostolic Ministry*, Londres, n° 3, juillet 1988, p. II. Traduction Marguerite Delmotte.